

DEUX FIGURES CONTROVERSÉE DU MYSTICISME
À DAMAS AU MOYEN-AGE:
‘ALI AL-HARĪRĪ (m. 645/1244) ET IBN ISRĀ’IL (m. 677/1278)

Louis Pouzet

Université Saint Joseph, Beyrouth

Le Moyen-Age et particulièrement le VII^e/XIII^e siècle a été le témoin, au Proche-Orient d'une activité remarquable du mysticisme dans ses différentes formes; il suffit de rappeler ici, pour le Bilād aš-Šām les noms d'as-Suhrawardī dit "al-Maqtūl"¹ à Alep et, surtout celui d'Ibn ‘Arabī (m. 638/1240 à Damas) qui, au long d'une longue pérégrination depuis son Andalousie natale se fixa enfin à Damas. Ces hommes d'allégeance et de *ṭarīqas* différentes sont également contemporains de deux autres figures, différentes elles-aussi, mais non moins célèbres, celles d'Ibn al-Fārid (m. 632/1235) en Egypte, et de *maawlānā* Ġamāl ad-Dīn ar-Rūmī mort en Anatolie à Konya en 652/1254².

Mais si ces mystiques de "haute-volée" et de réputation quasi universelle nous sont très connus, d'autres, nombreux, seraient à recenser, qui évoluèrent dans l'orbite de ces grands "pôles"; comme leurs épigones ci-dessus nommés, ils ne manquèrent pas de susciter admiration et rejet dans la société musulmane de l'époque.

Nous en avons retenu deux qui vécurent à Damas ou dans ses environs dans la première moitié du VII^e/XIII^e siècle; ils sont liés l'un à l'autre par plusieurs constantes que nous essayerons d'évoquer, et qui sans faire partie directement, à l'exception d'al-Harīrī³, de la liste des "IX impies majeurs" de l'Islam⁴ de l'époque, ne manqueront pas de susciter autour d'eux l'enthousiasme et la réprobation, monnaie courante de ces tentatives, parfois sublimes, audacieuses en tous cas, de dépasser les cadres classiques de la spiritualité musulmane.

Les deux personnages que nous allons étudier, quoique ayant vécu à Damas ou ses environs et ayant entre eux des liens très étroits, n'en sont pas moins différents par leur origine familiale et géographique et la période où ils vécurent. al-Harīrī pour

¹ Il faudrait évoquer aussi son homonyme qui sort un peu de la zone géographique que nous étudions ici.

² On sait qu'Ibn ‘Arabī a passé à Konya en 602/1205 avant de s'établir à Damas (cf. Addas 1989:269 et sq.). Il faudrait en ajouter d'autres, Ibn Sab‘īn par exemple mort à la Mecque en 668/9-1269/71.

³ Sur lui, on a une allusion de L. Massignon, dans le court article, essentiellement critique, qu'il a consacré au mouvement que fonda al-Harīrī, al-Harīriyya, cf. *Et* III, 229; l'auteur fait surtout allusion à la condamnation d'al-Harīriyya par une *fatwā* d'Ibn Taymiyya.

⁴ Cf. Massignon 1975: II, 330-331: Ibn Sab‘īn, Ibn ‘Arabī, ‘Afīf ad-Dīn at-Tilimsānī, ainsi qu'Ibn al-Fārid en font partie.

sa part est originaire d'un village du Hawrān, au sud de Damas, Busr, où il naquit vers le milieu du VI^e/XII^es, et qu'il rejoindra à la fin de sa vie controversée. Nağm ad-Dīn Muḥammad b. Sawār b. Isrā'īl b. Ḥaḍīr se rattache à l'importante tribu des Šaybānī⁶; il naquit en 603/1205, vécut et mourut à Damas. Chronologiquement, si al-Ḥarīrī meurt à la fin de la première moitié du siècle, en 645/1244, Ibn Isrā'īl a connu la grande coupure de la prise de pouvoir par les Mamelouks au milieu du siècle, et est mort l'année qui suivit le décès du plus grand d'entre eux Baibars, à Damas également, en 677/1278.

Autre différence entre les deux hommes, Ibn Isrā'īl, poète célèbre dans son siècle, à Damas et au delà, ne connaîtra pas la vie aventureuse de son maître al-Ḥarīrī; il semble bien qu'il faisait partie de cette "jeunesse dorée" de la ville qu'on reprocha à al-Ḥarīrī d'avoir attiré à lui par des moyens parfois rien moins que religieux⁷. De milieu plus modeste⁸, al-Ḥarīrī venu jeune (*sabīyy*) à Damas, perdit très jeune son père et fut éduqué par son oncle paternel, auprès duquel il apprit le métier de fabricant de draps de luxe (*šinā'at al-attābī*)⁹ où il excella sans connaître de rival.

C'est à Damas que le destin des deux hommes les fit se rencontrer, en 618/1221-22¹⁰, où Ibn Isrā'īl, adolescent de 15 ans, rentre dans le groupe des compagnons d'al-Ḥarīrī, les "Ḥarīriyya".

Ibn Isrā'īl a déjà reçu, avant de suivre al-Ḥarīrī la *ḥirqa* "le froc initiatique" de Šihāb ad-Dīn 'Umar as-Suhrawardī, mystique d'origine bagdadienne très connu auteur des *'Awārif al-ma'ārif*; il a dû le recevoir lors d'un des trois passages signalés par les sources de Šihāb ad-Dīn à Damas, probablement à celui de 612/1215 ou de 614/1217; le "novice" était encore très jeune, 9 ou 11 ans au maximum¹¹. Cette formation précoce reçue d'un grand maître, disciple lui même du fondateur de la confrérie des Qādiriyya, al-Ġilānī (ou al-Ġilī) mort en 561/1166, suggère une ouverture d'esprit chez ce jeune garçon, qui le fait entrer très tôt dans la mouvance

⁵ Il n'avait pas tout à fait 90 ans quand il est mort à Busr en 645/1244. Cf. ad-Dahabī, *Iḥbār* V, 186.

⁶ al-Ḥarīrī lui aussi aurait eu des prétentions "aristocratiques"; si l'on en croit al-Kutubī (*Fawā'id* II, 53) se rattachant aux Banū z-Zamān connus également sous le nom de Banū Qarqar. Mais sa mère, d'origine damasquine, se rattache à la famille princière des Banū 'Uqayl.

⁷ Cf. la réflexion d'Abū Šāma son contemporain, *Tarāğim* 180.

⁸ Il avait un oncle maternel qui avait une boutique au souk des orfèvres, cf. al-Kutubī, *Fawā'id* II, 53.

⁹ Sur cette sorte d'étoffe, voir Dozy 1927: II, 93.

¹⁰ Ibn Kaṭīr (*Bidāya* XIII, 283) nous en a retenu la date.

¹¹ as-Suhrawardī vint pour la première fois à Damas, de Bagdad en 604/1207, mais Ibn Isrā'īl n'aurait eu qu'un an. H. Mones, dans un très court article de l'*EP* III, 835, où il minimise l'importance des poèmes d'Ibn Isrā'īl, déclare cette rencontre impossible; mais il confond l'auteur des *'Awārif al-ma'ārif*, 'Umar, dont il est question ici, mort en 632/1234, avec l'autre as-Suhrawardī Yahyā, Šihāb ad-Dīn lui aussi, dit le *maqtūl* tué à Alep en 587/1191 sur l'ordre de Salāh ad-Dīn.

du mysticisme de l'époque où Bagdad jouait encore un rôle important et qui dépasse largement les horizons damascains un peu étroits qui resteront ceux de son nouveau maître al-Ḥarīrī.

Il reste qu'indépendamment de cette initiation précoce, Ibn Isrā'il, comme al-Ḥarīrī son maître, ont le même *isnād* mystique essentiellement damascain qui les rattache, par l'intermédiaire du Ṣayḥ 'Alī al-Muḡarbil (m. en 612 ou 621/1215 ou 1224) au chef de ce mouvement à Damas le ṣayḥ Arslān (ou Raslān), mort, lui, en 540/1145, personnage de grand rayonnement à Damas dont la mouvance se situe à l'est de la Vieille Ville, entre Bāb Tūmā et Bāb Ṣarqī à l'est de laquelle il sera enterré et où voudront se faire enterrer par la suite de saints personnages, Ibn Isrā'il entre autre et sa femme Fātima¹².

Après ce bref exposé des origines assez différentes des deux hommes qui nous intéressent, et de leur formation première à plusieurs égards semblable, suivons les en commençant par le maître, 'Alī al-Ḥarīrī.

Après ce premier essai, réussi, de vie professionnelle, il commence sa vie itinérante de fondateur d'une confrérie qui prendra son nom¹³. Comme nous l'avons vu il rassemble autour de lui un groupe de jeunes gens, issus des bonnes familles de Damas avec lesquels il va vivre cette vie ascétique, mélange d'observances, de retraites *ḥalwa*, de séances de chants spirituels (*samā'*). Il semble avoir joui auprès d'eux, pour des raisons pas toujours bien claires sur lesquelles nous reviendrons, d'un très grand ascendant, dû au moins, à première vue, au style de vie assez étrange qu'il menait lui même, vêtu de façon originale et ne s'embarassant pas des prescriptions strictes, c'est le moins qu'on peut dire, de la *ṣarī'a* islamique assez généralement respectées dans le milieu damascain de l'époque, assez strict¹⁴. On peut même se demander si ce qui attire en lui cette "jeunesse dorée" n'est pas surtout cet anticonformisme qu'il pratique avec eux jusqu'à une véritable *ibaha*, qui consiste à prendre le contre-pied des prescriptions extérieures de la loi, et en un véritable anomisme en morale. Les récits qui nous sont restés de ses "pratiques scandaleuses", et qui, sur la bouche de ses adversaires ne doivent pas être pris toujours au pied de la lettre, nous révèlent, chez le ṣayḥ, une liberté d'allure qui peut aller jusqu'à la perversion¹⁵.

¹² Pour cette dernière, cf. al-Yūnīnī, *Dayl* III, 405 et seq. al-Ḥarīrī, exilé de Damas à la fin de sa vie, sera enterré dans son village natal de Busr au Hawrān.

¹³ Selon la jolie expression d'ad-Dahabī: "il se fit faqīr", *tamaṣqara*, (*Ibar* V, 186).

¹⁴ Sur son accoutrement bizarre "avec des habits tantôt courts, tantôt longs, ... blancs et noirs, vêtu d'un seul couvre-chef, d'habits de femme, de broderies bariolées ...", cf. al-Kutubī, *Fawāt* 54.

¹⁵ al-Kutubī nous rapporte d'un informateur qu'il ne nomme pas (*raḡulun*) une scène dans un bain de Damas rien moins que scabreuse où al-Ḥarīrī manifeste, avec ses "beaux garçons en costume d'Adam" (*wa-ma'ahu sibyan ḥisān bilā mayāzir*) un cynisme qui fait fuir un ṣayḥ scandalisé (*Fawāt* 53).

A côté de ces pratiques morales assez scandaleuses, on rapporte de lui ces paroles qui nous montrent le *ṣayh* se séparer totalement des pratiques observées sur le plan de la foi musulmane elle-même; il aurait dit: "Si un de mes novices (*murīdi*) entre au pays des Rūm, se fait chrétien, mange du porc et boit du vin, je n'y vois pas d'inconvénients"¹⁶. Et pour souligner le caractère paradoxal de certains de ses aphorismes, il aurait répondu à quelqu'un qui demandait: "parmi les voies qui mènent à Dieu, quelle est la plus rapide que je puisse emprunter?": "Laisse-les toutes, te voilà arrivé à Lui" (ad-Dahabī, *Ibar* 53-54). Et encore, une parole qui, s'il l'a prononcée sans nuance, peut justifier tous les abus: "Demandez-moi de mourir dans le judaïsme; nous serons alors ressuscités en enfer, et ainsi, personne, pour quelque raison que ce soit, ne viendra plus jamais nous y accompagner". Et cette sorte de défi qui ne manque pas d'une certaine grandeur, mais peut être compris à bien des niveaux: "Il n'est pas bon pour le mystique (*faqīr*) de fuir devant quoi que ce soit et, s'il a peur de quelque chose, qu'il la prenne pour but".

Les pratiques et les aphorismes rapportés plus haut, quoique sortant de la pratique "mystique" traditionnelle en Islam, ne sont pas, il faut le dire, absents du milieu religieux damascain de l'époque¹⁷; mais il faut ajouter qu'al-Ḥarīrī en est une des meilleures illustrations et qu'il est allé sur ce plan là à la limite du scandale, groupant dans sa façon de se comporter des traits par ailleurs la plupart du temps distribués entre plusieurs personnes.

On imagine qu'une telle attitude morale, jointe à des excès de langage sur le plan dogmatique, ne laissa pas insensible les milieux religieux de Damas qui prirent al-Ḥarīrī pour cible. Elle mobilisa toute une série de personnalités damascaines très connues et fit, dans ce groupe marqué par un attachement parfois un peu strict au sunnisme traditionnel, une quasi unanimité.

Nous avons fait allusion plus haut à ad-Dahabī qui, en les rapportant, critique les dires d'al-Ḥarīrī; même critique négative "chez les *fuqahā*" comme le chafiiite 'Izz ad-Dīn b. 'Abdassalām bien connu pour ses positions strictes qui le firent exiler de Damas, le *ṣayh* Taqī d-Dīn Ibn aṣ-Ṣalāh, le très exigeant premier "recteur" du Dār al-Ḥadīṭ al-Aṣrafiyya, chafiiite lui aussi, et le *ṣayh* des malikites 'Amr b. al-Hāḡib. Les principaux griefs qui lui sont faits, sont groupés, selon une vieille habitude polémique sous le nom de *zandaqa*: mépris des commandements édictés dans la *ṣarī'a*, attitude provocatrice vis à vis de Dieu (*al-ḡara'a 'alā Allāh*), prise à la légère de ce qui touche à la prière (*mustahiffan bi-amr as-ṣalāt*). Mais c'est peut-être Abū Sāma, l'auteur du *Ki-tāb ar-rawḍatayn*, strict contemporain d'al-Ḥarīrī, il est mort en 676/1277, qui, dans la mention qu'il fait de ce dernier à l'année de sa mort, 645/1244 dans son *Tarāḡim*, reprise textuellement par Ibn Kaṭīr, traduit bien le sentiment commun, en insistant

¹⁶ Rapporté d'ad-Dahabī, *Ibar* 53.

¹⁷ Nous renvoyons à notre ouvrage: Pouzet 1988:222 et sq.

plus sur le côté "corrupteur de la jeunesse" d'al-Ḥarīrī que sur son hétérodoxie dogmatique:

"Il (al-Ḥarīrī) fut suivi par un groupe de *fuqarā'* connus sur le nom de Compagnons d'al-Ḥarīrī, partisans de la négation de la *ṣarī'a*; pires dans leur for interne (encore) qu'à l'extérieur, à l'exception de ceux d'entre eux qui revinrent à Dieu. Il y avait chez cet homme un singulier mépris des choses de la *ṣarī'a* dont il faisait peu de cas, et une façon de manifester à l'extérieur tous les signes extérieurs des dépravés et des désobéissants. Ce qui fit se corrompre de nombreux groupes des enfants des bonnes familles de Damas (*awlād kubarā' Dimašq*), qui, prenant son genre de vie, le suivirent parce qu'il avait jeté sa gourme (*li-annahū kāna ḥalī' al-'idār*); dans les réunions qu'ils tenaient ensemble, ce n'était que musique et chants perpétuels, danse et beaux adolescents; personne n'y était repris pour faire ce que bon lui semblait: abandon de la prière, dépenses excessives. C'est ainsi que (al-Ḥarīrī) dévoya (*adalla*) et pervertit de très nombreuses gens...".

Ce texte laisse entendre cependant qu'un certain nombre de ces jeunes gens quittèrent les pratiques d'al-Ḥarīrī. On peut se demander si Ibn Isrā'il, disciple d'al-Ḥarīrī dès son jeune âge ne fut pas un de ceux là. Il vécut du reste de longues années après l'exil et la mort d'al-Ḥarīrī, 34 années exactement, pour mourir à un âge avancé pour l'époque, à 74 ans en 677/1278. Une chose est sûre cependant, c'est que le disciple de ce maître controversé n'abandonnera jamais son admiration de jeunesse pour son maître, si l'on en croit le très long éloge funèbre qu'il composa pour lui, en vers, à sa mort, où il ne doute en rien, au moins, de son bonheur éternel:

"Le ciel, au jour de son enterrement, pleure des larmes, comme perles épandues

C'est me semble-t-il, qu'il se réjouit de voir monter son âme, très haut dans la lumière

Les larmes de l'ondée ne sont-elles pas fraîches, et comme elles, celles de qui est en joie?"

Il est bien difficile de nous faire une idée claire de ce qu'ont pensé les damascains d'al-Ḥarīrī et de ses compagnons; les détracteurs que nous avons cités, hormi peut-être Abū Šāma, appartiennent tous au milieu religieux de l'époque, allergique à toute mystique. Nous n'avons pas d'échos négatifs à son encontre, de personnalités damascaines plus rassises, à an-Nawawī, je pense, son exact contemporain, originaire comme lui du Hawrān. L'attitude franchement louangeuses à sa mort d'Ibn Isrā'il peut être mise sur le compte d'un poème de circonstances, mais aussi, peut-être, d'un certain retour nostalgique aux "folies de jeunesse".

Une chose demeure, c'est la réputation assez unanimement positive de son plus célèbre et fidèle disciple.

Les pouvoirs publics eux s'émurent évidemment de pareille attitude. Si, comme le souligne Abū Šāma à la fin du texte cité plus haut, "un groupe d'*ulamā'* lança plus d'une fois contre lui une *fatwā* le condamnant à mort" celle-ci ne fut jamais mise en

application. C'est que cette dernière dépendait des aléas de la politique religieuse des souverains de l'époque. A l'avènement d'al-Ašraf Mūsā, al-Harīrī fut mis en prison pour quelques années (*sinīn*) dans la citadelle de 'Azzatā¹⁸. Mais son successeur qui avait une autre politique, le relâcha, mais en lui enjoignant de ne plus paraître à Damas; al-Harīrī rejoignit donc son village de Busr où il mourut peu de temps après.

C'est précisément au moment de son emprisonnement à la forteresse (*ḥiṣn*) de 'Azzatā que son disciple Ibn Isrā'il composa un long panégyrique de son ancien maître. Il convient de s'arrêter un peu à ce long poème, car, avec les remarques critiques qu'il suscite chez son rapporteur l'historien Qutb ad-Dīn al-Yūnīnī (m.726/1326), il jette une nouvelle lumière sur la divergence des opinions vis à vis de ce ṣayḥ décidément très controversé, de son vivant même.

Autant en effet on comprend le caractère laudatif de l'éloge funèbre cité plus haut que lui consacre Ibn Isrā'il après sa mort, autant on est frappé par le caractère "excessif", sinon impie de cette longue *nūniyya*, écrite du vivant même d'al-Harīrī. Et comme le souligne al-Yūnīnī, le fait que son ṣayḥ soit emprisonné à l'époque à 'Azzatā, "ne justifie en rien la véracité de ce que dit le poète sur les qualités exceptionnelles" de son maître¹⁹.

al-Yūnīnī est le seul à avoir rapporté ce poème de 95 vers; il l'a "lui-même copié de l'écriture d'Ibn Isrā'il"²⁰. Deux allusions géographiques, l'une à l'origine hauranaise d'al-Harīrī (vers 1), l'autre, vers la moitié du poème, à 'Azzatā (*miṣdāq qawlī an qad širta muḥtaḡiban / fī 'Azzatā wa-kafānī dāka 'unwānā*)²¹ nous empêchent de douter de la destination du poème.

Il ne saurait être question ici de faire une analyse approfondie de ce poème, ni de le comparer avec d'autres poèmes d'Ibn Isrā'il, sa *dāliyya* entre autre²². Disons

¹⁸ "Proche de la vallée du Barada", cf. al-Yūnīnī, *Dayl* III, 432.

¹⁹ Ibid. "*wa ḡa'ala d-dalīl 'alā ṣiḥḥa mā dakarahū min aṣ-ṣifāt al-'azīma al-mansūba ilā ḥabṣihī; wa-hadā fī ḡāyat at-tanāqud wa-l-qubḥ*".

²⁰ Cf. al-Yūnīnī, *Dayl* III, 426-432 "*naqaltuhū min ḥaṭṭihī*", comme il l'a fait de bien d'autres fragments de ses poèmes. Cf. *id.* 407, 408, 409, 410. Ce qui nous pousse à croire qu'à l'encontre de sa grande *dāliyya* très connue et pour laquelle al-Yūnīnī n'utilise pas cette formule, cet éloge de 'Alī al-Harīrī, ne devait pas être connue du grand public. Ce qui justifie le critique qu'en fait le rapporteur, clôturant ainsi la longue biographie de 27 pages qu'il nous donne d'Ibn Isrā'il (pp. 405-432). Seule la grande *dāliyya* d'Ibn Isrā'il sera légèrement plus longue, 100 vers.

²¹ Nous remplaçons ici 'izzinā par 'Azzatā, suivant al-Yūnīnī qui fait allusion expressément, après avoir cité ce vers à part, à l'emprisonnement du ṣayḥ à la forteresse de 'Azzatā; allusion que n'a pas vue l'éditeur, bien que celui-ci corrige le mot en 'Azzatā dans la suite du texte, mais pas dans le vers. (cf. al-Yūnīnī, *Dayl* III, 432, note 3).

²² Dans sa courte mais très intéressante et relativement flatteuse notice qu'il consacre à Ibn Isrā'il, ad-Dahabī, après avoir qualifié le poète de "*faqīr ṣāhib al-Harīrī, rūḥ al-mašāhid wa-rayḥānat al-maḡāmi, kāna faqīran zarīfan nazīfan laṭīfan malīḥ an-nazm*", regrette cependant (*lawlā...*) ce "monisme" (*ittihād*)

pendant qu'il commence par une première partie où il exalte cette région bénie du Hawrān, patrie du *ṣayh*, où, selon le vieil usage de la *qaṣīda* ancienne, tout un chacun doit venir y faire sa demeure, s'y "sédentariser" (*in halla-hā*) et y trouver ce que son âme désire, qu'il soit amoureux éperdu, criminel en quête de pardon (*kamā yulāqī bihā al-ḡānūna ḡufrānā*), dévôt (*ābid*) ou "gnostique" (*ārif*) à court de connaissance etc... Ce qu'ils y trouveront, chacun avec ses désirs et ses souhaits, dépasse toutes leurs espérance. Le thème du jardin, du vin, de la "sobri ivresse" et des convives, jeunes et vieux (*ṣayban wa-ṣabāban*), y croise le thème précédent, bien dans la manière du poète et d'Ibn al-Fārid qu'il a connu en Egypte²³:

"Le compagnon sur qui son vin n'a eu aucun effet va connaître la joie.

Ceux qui le voient, s'étonnant de sa lucidité dans l'ivresse, disent: le vin peut-il enivrer celui qui, déjà, a bu?"

Suit une longue série d'apostrophes répétées à son *ṣayh* (*anta lladī, anta lladī ...*) qui peut résoudre toute difficulté ou problème, "découvreur de tout ce que contient l'univers" (*anta lladī kullu mā fi-l-kawn muzhiruhu*), "toi dont la seule vue chasse toute crainte et dommage", pour culminer en des vers de ce type: "Toi, mon ange (ou mon maître), seul *ṣayh* que j'ai jamais connu..." et surtout dans les trois derniers vers de la *qaṣīda*: "Toi, tu es le tout, toute la bonté du monde, la coupe de tes dons jamais ne nous quittera ... Tu es la paix..."

A lire quelques passages de cet étonnant poème d'Ibn Isrā'il, à la louange de son *ṣayh* en prison, on comprend les réactions négatives d'al-Yūnīnī auxquelles nous avons fait allusion plus haut. "S'il a conscience de la beauté de sa poésie et de ses connaissances littéraires, (Ibn Isrā'il) s'est laissé aller dans ce poème à ce qu'on ne peut entendre, ce que la *ṣarī'a* rejette et ce qui ne supporte aucun commentaire²⁴; c'est incroyable qu'il loue ainsi son *ṣayh* d'une façon qui ne convient pas à une créature, et sous-entendu, à Dieu seul"; et al-Yūnīnī d'ajouter, comme pour excuser Ibn Isrā'il: "En dépit de toute cette exagération à l'égard de son *ṣayh*, on aurait dit que notre ami (Ibn Isrā'il), quand il le mentionnait, ne voulait pas l'appeler *notre ṣayh*; et, si on le lui faisait remarquer, il disait: mon *ṣayh* c'est *Ṣihāb ad-Dīn as-*

qui gâche son oeuvre. Et, ce qui nous intéresse surtout ici, il nous dit que cette dernière tendance, commune à plusieurs poètes/mystiques de l'époque, s'est exprimée chez lui "une fois "sans ambâges" (*tasrihan*) et une autre fois de façon allusive (*talwihan*). Il semble bien qu'on ait ici une allusion pour le "*tasrih*" à sa *dālīyya* très connue où Ibn Isrā'il ne cache pas son monisme; l'autre (*talwihan*) pourrait bien être son poème panégyrique écrit pour al-Harīrī dont il est question ici. Cf. ad-Dahabī, 'Ibar V, 317.

²³ Ibn Isrā'il a connu en Egypte Ibn al-Fārid; ce dernier a même été l'arbitre d'une joute poétique où Ibn Isrā'il a été convaincu du plagiat qu'il commit d'un poème célèbre de l'époque de 'Abdalmun'im b. al-Hiyāmī (m. 685/1286); à la suite de cette déception Ibn Isrā'il quitta immédiatement l'Egypte pour rentrer à Damas.

²⁴ "*wa-lā yahtamilu t-ta'wil*", qui pourrait atténuer l'outrance de ces vers.

Suhrawardī; l'autre *ṣayh* (al-*Harīrī*), je l'ai suivi après cela, un certain temps, jusqu'à sa mort...".

On ne peut se défendre de penser, en entendant les divers échos recueillis dans les sources au sujet de ces deux hommes dont les destins, assez différents, ne se sont pas moins rapprochés, et pas seulement au début de leur vie, qu'il existe, à cette époque à Damas, une secrète admiration, voire une espèce de connivence entre le genre de vie des deux hommes et le milieu damascain traditionnel. Les critiques, même les plus résolus, ne se départissent pas d'une certaine affection pour ce genre de personnage décidément atypique et qui vient rompre en quelque sorte la monotonie d'une vie religieuse très attachée à la seule pratique.

Nous en donnerons, pour terminer deux exemples; le premier, c'est que le très sérieux Ibn *Hallikān*, grand *qādī* à Damas et en Egypte, et qui a connu Ibn *Isrā'il* en Egypte, assista lui-même à son enterrement²⁵.

Quant à al-*Harīrī* lui-même, en dépit des critiques d'*ad-Dahabī* qu'on rapporte sur le *ṣayh* de la *Harīrīyya*, il semble bien que son jugement sur lui ait été beaucoup plus nuancé qu'il paraît au premier abord. Voici en effet ce qu'il nous rapporte dans la courte *tarğama* qu'il lui consacre dans son *'Ibar*:

"Il exagère beaucoup dans ses pratiques "hédonistes" (*tayyiba, rāḥa, samā'āt wa-milāh*); mais ceux qui ont envers lui un préjugé favorable (*man yuḥsinu bihi az-zann*) disent que, chez lui, tout cela était authentique: il a connu les états mystiques qui l'ont rendu capable d'arriver (très haut). Mais ceux qui ont expérimenté de près ce qu'il faisait, l'accusent d'impiété et d'errance." Et *ad-Dahabī* d'ajouter: "...il est de ces gens dont on ne peut pas dire de façon catégorique, s'il sont au paradis ou en enfer. Personnellement (*fa-innā*), je ne sais comment il a terminé sa vie". Et *ad-Dahabī* termine sur cette allusion au jour où il est mort, "jour solennel s'il en fût, (*yawm šarīf*), vendredi 27 *ramadān* peu avant la prière du *'aṣr*²⁶, il avait près de 90 ans; il est mort subitement".

On peut se demander, comme le laisse penser ici *ad-Dahabī* de façon implicite, si mourir à un âge si avancé, et durant une des nuits sacrées du *Qadr*, pouvait être le fait d'un *kāfir*, d'un *dāll* ou d'un véritable *zindīq*...

²⁵ *aṣ-Safadī, Wāfi*, III, 144: "*ṣayyā'a gīnāzatahu qādī l-quḍāt Ibn Hallikān wa-l-a'yan wa-l-fuqarā' wa-l-balq*". Il est difficile de trouver unanimité plus complète de la population de Damas.

²⁶ al-Kutubī, moins nuancé qu'*ad-Dahabī* dans son jugement sur al-*Harīrī*, prend prétexte, au contraire, de sa mort le 27 *ramadān* une des nuits du *Qadr* (*wa-hiya min layālī l-qadr*), pour évoquer le rite que pratiquèrent, par la suite, ses adeptes en son souvenir: "Il vient, en cette nuit solennelle, avec tambourins et beaux garçons, danser jusqu'à l'aube" (*Fawāt* II, 55).

REFERENCES

A. Sources primaires

- Abū Šāma, *Tarāğim* = ‘Abdarrahmān b. Ismā‘īl Abū Šāma al-Muqaddasī, *Tarāğim riğāl al-qarnayn as-sādis wa-s-sābi‘*. Edité par M. al-Kawṭarī, Le Caire 1947. (Beyrouth 1974.)
- ad-Dahabī, *Ibar* = Šams ad-Dīn Abū ‘Abdallāh Muḥammad b. Aḥmad ad-Dahabī, *Kitāb al-ibar fi ḥabar man ‘abar*. Edité par Šalāh ad-Dīn al-Munağğid et F. Sayyid, 6 vols., Kuwait 1963-66.
- Ibn Kaṭīr, *Bidāya* = ‘Imād ad-Dīn Ismā‘īl b. ‘Umar Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-n-nihāya*. 14 vols., Le Caire 1932-39.
- al-Kutubī, *Fawāt* = Abū ‘Abdallāh Muḥammad b. Šākir al-Kutubī, *Fawāt al-wafayāt*. Edited by Ihsān ‘Abbās, Beyrouth 1973-74.
- as-Safadī, *Wāfi* = Šalāh ad-Dīn Ḥalīl b. Aybak as-Safadī, *al-Wāfi bi-l-wafayāt*. Edited by H. Ritter *et al.*, Wiesbaden 1962.
- al-Yūnīnī, *Dayl* = Qutb ad-Dīn al-Yūnīnī, *Dayl mir‘at az-zamān*. Haydarabad 1955-61.

B. Sources secondaires

- Addas, C. 1989. *Ibn ‘Arabī ou La quête du Soufre Rouge*. Paris: Gallimard.
- Dozy, R. P. A. 1927². *Supplément aux dictionnaires arabes*. 2 vols., Leiden: E. J. Brill; Paris: Maisonneuve Frères.
- Massignon, L. 1960-. “al-Ḥarīriya”. *EF* III, 229.
- . 1975. *La passion de Husayn Ibn Mansūr Hallāj*, 2ème éd., 4 vols., Paris: Gallimard.
- Mones, H. 1960-. “Ibn Isrā’īl al-Dimashkī”. *EF* III, 835.
- Pouzet, L. 1988. *Damas au VII^e/XIII^e siècle. Vie et structures religieuses dans une métropole islamique*. Beyrouth.